

De redoubleur à universitaire
Philippe Barbaud

Cinquante ans plus tard, le bachelier que j'ai réussi à être en 1961 demeure toujours incrédule et surpris de ce qu'est devenu le redoubleur de sa classe d'Éléments latins. Voilà pourquoi mon cours classique a duré neuf ans. Le cancre que je fus pendant presque toutes mes années de collège a toujours mariné dans le peloton de queue des classes de Syntaxe, de Méthode et de Versif. Malgré la psychose continuelle de me savoir un dernier de classe, je trouvais ma résilience dans la lecture. Dès l'âge de 9 ans, je dévorais avec passion, dans une solitaire concentration, toute la littérature de jeunesse de l'époque — je me souviens de la collection Rouge et Or et des Beagles de la bibliothèque de classe — et plus tard, une masse d'auteurs à la célébrité diverse : Bernanos, Mauriac, Malraux, Saint-Exupéry, Fenimore Cooper, Daniel Rops, Alain de Monfreid, Hervé Bazin, Joseph Kessel, Joseph Conrad, Graham Greene, Julien Green, Vercors, et combien d'autres...

C'est en Versif. [4^e année du secondaire] que j'ai brutalement saisi tout l'enjeu que représentait la réussite scolaire pour mon avenir. Excédé par ma médiocrité, mon père menaçait ma mère de me sortir du collège et de m'inscrire au professionnel, dans une école de métiers de la CECM. Je me souviens encore du dernier examen de Versif., l'examen de religion, pour lequel je devais obtenir au moins 70% pour décrocher la note de passage, le fatidique 60%. Sinon, pas de promotion en Belles-Lettres. Soudain devenu très inquiet de mon sort, j'ose aller demander au père Vézina de corriger ma copie tout de suite. Même que ma mère m'accompagnait, tellement mon avenir allait se décider à cet instant précis. Je revois encore cet éducateur admiré annoter mes quatre pages d'écriture pendant que j'étais assis en silence, prenant pleinement conscience du sérieux de la situation. Puis, déposant enfin ma copie sur son bureau, il s'adresse à ma mère en disant d'une voix posée, les yeux dans les yeux :

— "Madame, je ne fais pas de cadeau à votre fils, et il a ce qu'il mérite." Silence.
— "Il a combien, mon père ?" Pause interminable.
— "Sa note est de 84 pour cent."

Je me pince encore aujourd'hui ! A défaut de mon âme, la religion m'a sauvé de l'enfer du prolétariat.

C'est à compter de Belles-Lettres, avec les 'grands' du pavillon Dufresne, que je suis devenu non seulement un étudiant convenable, mais aussi un collégien très actif, un peu trop même au yeux d'Aimé Fagnant, notre titulaire de classe, lequel ne cessait pourtant de nous exhorter à exercer notre SENS CRITIQUE. En récréation, j'arrivais à me distinguer au ballon-panier et au soccer. Or le sport, à l'époque, était moins risqué que le parascolaire. Ma direction de deux ans au Trait d'union, le journal étudiant du collège Sainte-Croix, fut en effet marquée par le scandale dont tout l'Est de Montréal fut témoin, celui d'une photo pleine page du David de Michel-Ange en simple appareil. Mais déjà à cette époque, les pères de Sainte-Croix m'ont jugé moins subversif que mon aîné Serge Grenier, de "Cyniques" mémoire, lequel fut mystérieusement renvoyé du collège pour inconduite la même année, avant même

d'y décrocher son bac.. J'ai ainsi appris qu'il y a toujours une conséquence sociale imprévue à chacun de nos actes, fussent-ils non intentionnels.

Mon choix délibéré pour la section Biologie-Chimie, avec Armand Arseneau pour titulaire, avait été planifié car je me suis découvert en Philo II une véritable passion pour la recherche scientifique, grâce à un travail de fin d'année très réussi sur la photosynthèse, qui a sidéré celui qui allait guider mon choix en faveur de l'université et de l'enseignement. Si ma mémoire ne me trahit pas, nous n'étions que sept dans cette section. Ce fut un choix soustractif de ma part car je voulais être encadré de près. Mais en bout de ligne, avec un bac. d'à peine 70% de moyenne et une place d'avant-dernier, je devais renoncer à mes velléités de devenir ingénieur forestier ou architecte. C'est ainsi qu'à l'automne 1961, je me retrouve non pas à l'École normale Jacques-Cartier, mais à la faculté des Arts et Lettres de l'université de Montréal, où je me compose un programme de Licence libre de 4 certificats de mon choix : littérature française, histoire de l'art, littérature québécoise et linguistique. Moi, le cancre de mes études primaire, secondaire et de mon cours classique, je me suis alors découvert une sourde ferveur pour la pensée moderne, le savoir universel et la culture médiévale. Des emplois d'été désormais bien rémunérés comme assistant de recherche, et dès 1963, une offre d'emploi ferme de Laurent Lachance comme prof. de français au collège Saint-Paul, l'ancêtre du CEGEP Bois-de-Boulogne, m'ont écarquillé les yeux sur la vraie vie du consommateur que j'allais devenir.

Avec du fric, une fiancée dûment fréquentée pendant 5 ans, une Renault Gordini toute neuve et, plus tard, une Mustang "hatchback", j'ai ainsi mis en application la leçon inoubliable de notre professeur d'histoire laïc, Jean-Paul Bernard, qui en Philo. II, nous avait fait une magistrale démonstration des bienfaits économiques du crédit : Pourquoi ne pas jouir immédiatement d'un bien qu'on sait qu'on pourra payer graduellement, au lieu de ronger son frein avant de tout payer "cash" ? Il suffit d'être RES-PON-SABLE. En pleine gloire capitaliste, jeune marié installé dans un design scandinave, professeur à temps plein dans le collège du cardinal Léger, étudiant à temps plein à la maîtrise en linguistique, secrétaire militant d'un syndicat de profs, et boursier assidu du MEQ, je me retrouve brutalement à l'urgence de l'hôpital Fleury en mai 1966, à deux doigts de me vider de tout mon sang à cause d'une hémorragie provoquée par un ulcère multi-perforé. Six semaines d'hospitalisation et une menace imminente de l'ablation de mon estomac m'ont calmé pour le reste de ma vie. A 26 ans, la réussite, la notoriété et l'ambition venaient de débarquer de mes schèmes de pensée prioritaires.

Au cours de ma convalescence, notre ancien professeur d'anglais laïc, Maurice Bricault, devenu mon collègue à Saint-Paul et plus tard, à l'UQAM, me parle déjà de la future université montréalaise et des écoles normales qui vont s'y intégrer. Il me recommande à l'embauche de l'École normale Ville-Marie, où le directeur des études n'est nul autre que notre professeur laïc Roland Piquette, grand commentateur du Devoir durant notre Philo I. J'ai bien fait d'écouter ce visionnaire et de faire le saut, néanmoins périlleux pour un père de famille. Après trois années de professorat en littérature dans cette institution, et à ma grande surprise d'ailleurs, l'université du Québec à Montréal m'intègre dans le corps professoral initial de 1969. Je ne suis pourtant qualifié que d'une licence ès Lettres, mais mon titre de président de

syndicat impliqué en 1968 dans le comité de Régie de l'UQAM, membre militant du SPEQ affilié à la redoutable CSN, a pesé dans la balance, ai-je appris plus tard. Contre la promesse d'obtenir une maîtrise au bout d'un an, j'obtiens un congé de perfectionnement l'année suivante. Je livre la marchandise, comme on dit aujourd'hui, grâce à un mémoire de 300 pages fort bien noté par le jury. A l'âge de 30 ans, en 1970, je décroche une maîtrise en linguistique à l'Université de Montréal avec grande distinction. Devenu un étudiant promis à l'excellence, ma voie venait de prendre son cap: je serai linguiste et professeur d'université. Cette discipline, à l'époque en plein essor sous l'influence de l'américain Noam Chomsky, réunissait à mes yeux le meilleur des deux mondes : mon amour de la langue française et de sa grammaire, et la démarche scientifique inspirée de la cybernétique. Le meilleur des deux mondes s'est aussi offert à moi lorsque l'université m'a permis d'aller faire mon doctorat à Paris pendant 2 ans sous la direction d'un jeune docteur américain, brillant émule de Chomsky et fraîchement sorti du M.I.T., le réputé Richard S. Kayne.

En 1975, auteur d'une thèse doctorale de cinq cents pages écrite en deux ans, le docteur Barbaud se retrouve définitivement inscrit dans le circuit de la compétition universitaire. Il s'initie à la dure loi du "publish or perish". Au milieu des années 80, son heure de gloire arrive, au Québec, s'entend. Elle est attribuable à la visibilité médiatique que lui procure sa chronique de langue hebdomadaire dans le supplément de fin de semaine du journal La Presse. La considération ainsi acquise durant ces deux années (84-86) lui permet de contrôler le rythme et la finalité de sa carrière universitaire. A vrai dire, je n'ai jamais oublié l'avertissement dramatique de mai 66. Devenir une 'star' internationale dans mon domaine ne m'a jamais attiré, tellement cela me paraissait masquer de vaniteuses prétentions et d'éphémères renommées. Par contre, mon individualisme naturel s'accommodait de la constance de l'écriture et de la ténacité requise par la recherche en profondeur, seule façon d'enrichir les connaissances nécessaires à l'exercice de ce précieux sens critique appris au collège. L'UQAM a donc pris possession de ma raison d'être professionnelle en échange d'un salaire raisonnablement congru pour finalement "produire" une centaine de conférences, une centaine d'articles publiés dans des revues savantes, une dizaine de chapitres publiés dans des ouvrages collectifs, de cinq livres pour grand public et public averti, ainsi que d'une vingtaine d'expertises juridiques en matière commerciale. Une vie entière de 36 années consacrée à instruire et guider les enfants de mes concitoyens francophones, et à doter notre société d'une institution de haut savoir qui fait toujours ma fierté. A 71 ans, je mets fin à un cinquième et dernier mandat en tant que président de l'Association des professeurs retraités de l'UQAM.

Aujourd'hui, comme Candide, je me retire dans mon jardin, celui que mon état de santé me permettra de cultiver tant que j'en aurai la force et la capacité. Je retrouve aujourd'hui le petit garçon de la France d'après-guerre qui s'amusait à faire voler le bel avion construit par son père. Il a longtemps volé dans le ciel du Québec en remerciant le Tout-Puissant et ses défunts parents de lui avoir épargné les guerres, la pauvreté et la solitude de l'anonymat.

Je conclus de mon histoire qu'il est permis d'être un cancre tant qu'on nourrit la ferveur d'apprendre. Encore faut-il que les maîtres d'aujourd'hui sachent faire preuve du même discernement que les maîtres d'hier...